

Bernard Nominé

La visée du désir et ses avatars dans la névrose *

Avant d'aborder la question du désir tel qu'on l'envisage en psychanalyse, il est intéressant de savoir ce que les philosophes ont pu en dire. Classiquement, la philosophie considère le désir comme ce qui attire le sujet vers un objet extérieur qui lui manque et qu'il juge bon pour lui-même. Mais dans cette notion de désir, les philosophes considèrent généralement que le sujet a conscience de ce qui l'attire. Cela nous distingue des philosophes puisque, pour nous, le désir est inconscient et nécessite que nous l'interprétions.

Quoi qu'il en soit, l'abord platonicien du désir a été décisif dans l'histoire de ce concept. Selon Platon, le désir vient du caractère aimable de l'objet que l'on vise, l'*éroménos*, qui représente l'objet paré de toutes les vertus qui vient à la place de l'objet mythique, la moitié que l'Homme aurait perdue au départ de l'humanité, selon le mythe d'Aristophane. Vous savez sans doute qu'à ce mythe Socrate en adjoint un autre, un peu moins grossier, le mythe de la naissance d'Éros, fils du riche Poros et de Pénia la mendicante. Si Pénia savait bien ce qu'elle voulait, Poros, lui, est inconscient au moment où il fait d'elle l'objet qui cause son désir. Pour qu'Éros advînt, il fallait donc que le manque changeât de place. Dans cette optique platonicienne, le désir implique forcément le manque. On ne désire que ce que l'on n'a pas.

Parmi tous les philosophes que j'ai consultés, Spinoza se distingue en opérant un changement radical de perspective. « Nous ne désirons aucune chose parce que nous la jugeons bonne, mais au contraire nous jugeons qu'une chose est bonne parce que nous nous efforçons vers elle, parce que nous la désirons ¹. » Selon Spinoza, l'objet visé par le désir n'est pas essentiellement un *éroménos*, il n'a pas de valeur en soi, ce qui lui donne sa valeur, c'est que notre désir le vise. Pour Spinoza, le désir fait partie de l'essence de l'homme, qui est déterminé à agir, dans les meilleurs cas, pour servir la conservation de son être. Le désir est donc d'origine. Il n'est pas éveillé par un objet en particulier. Par contre, le désir a une puissance créatrice et il a aussi la capacité de nous leurrer.

C'est ce que Stendhal appelait le processus de *crystallisation* dans l'amour. L'amour, c'est cette façon de voir l'objet aimé sous un tel angle qu'il nous paraît avoir l'éclat d'une rivière de diamants alors qu'il ne s'agit que de cristaux de sel sur un rameau de bois mort. On pourrait en déduire que ce n'est que la façon dont on regarde quelqu'un qui nous le rend aimable, ou odieux d'ailleurs. Cela met l'accent sur le rôle du regard, donc de l'imaginaire, dans le processus du désir.

Spinoza insiste beaucoup sur l'imaginaire, qui est pour lui une façon d'habiller, de donner forme à l'objet du désir. En définitive, le désir, c'est le point d'où le sujet vise certains objets qu'il investit alors d'une valeur propre à satisfaire son être. Mais le désir n'est pas causé par l'objet qu'il vise. *Le désir, c'est la visée même.*

Je pourrais vous en donner une illustration très précise. Après une journée intense de travail à Madrid, je venais de m'offrir une visite rapide du musée Sorolla. On avait dû faire vite, car le musée allait fermer. Mais j'avais eu le temps de me trouver face à ces portraits, à ces scènes de bord de mer, avec cette palette de couleurs qui traduit si bien l'atmosphère ensoleillée du littoral levantin. Puis on nous a avertis que l'heure de fermeture approchait, les visiteurs se sont retrouvés dans le jardin qui entoure la maison et visiblement on nous permettait de nous y attarder. Je me suis assis sur un banc, les yeux encore pleins de cette vision du monde de Sorolla. Le soleil de la fin d'après-midi de septembre faisait vibrer les couleurs du jardin soigneusement entretenu. Des femmes se faisaient photographier, qui devant une fontaine de faïence, qui devant un rosier ou un jasmin en fleurs. De là où j'étais, je pouvais voir l'effet rendu dans l'encadrement de l'écran du téléphone de leur compagnon. Je me suis surpris à les trouver belles, presque aussi belles que les femmes peintes par Sorolla. Qu'est-ce qui les rendait belles à mes yeux ? Certainement pas leur être ; c'étaient des visiteuses très ordinaires et, à vrai dire, assez mal fagotées comme le sont de nos jours les touristes du week-end. Mais le fait que je me trouvais dans l'axe de visée de leur compagnon me faisait sans doute partager leur regard donc leur désir. Et puis, surtout, je me suis aperçu que je les regardais avec l'œil de Sorolla qui rendait les femmes si jolies.

J'espère vous avoir convaincus, avec cette petite expérience personnelle, que le désir n'est pas causé par l'objet qu'il vise. *Le désir, c'est la visée même et c'est ce point de vue qui rend l'objet désirable.*

Mais alors, d'où vient ce désir, qu'est-ce qui le cause ? Là-dessus, Spinoza, qui s'emploie avec beaucoup d'efforts à dégager la logique de nos affects, de nos passions, reste silencieux. Le désir fait partie de l'essence de l'homme.

C'est ce qui le pousse à vivre. Du côté de la psychanalyse freudienne, on appellerait ça *pulsion de vie*. On serait tenté de reprocher à Spinoza de n'avoir pas donné sa place à l'opposé du désir, c'est-à-dire à ce que nous, les psychanalystes, nous appelons *pulsion de mort*. Ce serait lui faire un mauvais procès, car il a très bien décrit ce qu'il appelle *les passions tristes* et il ne manque pas une occasion de nous démontrer comment elles peuvent, elles aussi, contaminer le lien social et comment certains tirent profit de les animer chez leurs concitoyens pour asservir ces derniers à leur cause.

Après ce petit tour du côté de la philosophie et spécialement celle de Spinoza, il est temps que j'aborde la question du désir vue depuis la psychanalyse. Nous allons commencer par Freud.

Freud aborde la question du désir par l'intermédiaire du rêve, qui a pour fonction de réaliser un désir. Ce qui provoque le rêve, c'est une excitation et le rêve doit servir à satisfaire cette excitation sans réveiller le dormeur. Pour Freud, l'excitateur du rêve, c'est le désir. Le rêve doit donc le satisfaire et c'est ce qu'il fait en nous représentant ce désir comme réalisé. L'exemple le plus frappant qu'il nous en donne est le rêve de sa fille Anna. Elle avait à peine deux ans et, à la suite d'une indigestion qu'on avait attribuée à un excès de fraises et de framboises, on l'avait mise à la diète. Dans la nuit, elle fait un rêve composé d'un menu auquel elle a ajouté son nom (Anna F... fraises, framboises, omelette, bouillie ²).

Ce qui est remarquable dans ce rêve, c'est que la petite rêveuse y satisfait son désir frustré de fraises et de framboises à la seule lecture d'un menu dont elle précise qu'il lui était nommément adressé. Le désir de cet objet se trouve réalisé dans ce rêve – Freud le dit ainsi – *de façon hallucinatoire*. Mais aujourd'hui, grâce à la lecture de Lacan, nous pouvons dire que le désir dans ce rêve n'a pas pour objet autre chose qu'une liste de signifiants et qu'en tête de liste il y a l'identité de cette petite personne. En définitive, ce rêve se présente comme une ordonnance, qui prescrit à la petite tout ce que dans la réalité on lui a interdit.

Le travail du rêve a donc pour fonction de faire passer cette tension du désir, qui est née de la frustration d'un objet réel, par le défilé des signifiants, par la parole. Le désir se trouve donc satisfait par cette sorte de traduction.

En énonçant que le rêve a pour fonction de satisfaire un désir, Freud s'est heurté au démenti que lui ont apporté certains de ces patients, majoritairement des femmes, qui lui soumettaient des rêves qui semblaient contredire cette théorie. Vous savez que Freud n'a pas varié sur ce point. Il a fini par dire que le désir que le rêve satisfait, c'est le désir de dormir. On

pourrait ajouter qu'à côté du désir de dormir, le rêve satisfait aussi le désir de traduire en mots l'objet réel du besoin.

C'est cette visée de traduction que Lacan a soulignée dans sa fameuse triade : besoin, demande, désir. Et il a pris appui sur le concept de l'aliénation hégélienne pour nous montrer que le petit d'homme, incapable de subvenir seul à la satisfaction de ses besoins fondamentaux, doit nécessairement en passer par l'Autre.

Cette aliénation primordiale modifie le rapport du sujet à l'objet de son besoin. L'Autre le fait entrer dans la dialectique par le biais de ses demandes. Quand il crie, le nourrisson ne sait pas ce qu'il veut. L'enfant doit en passer par l'Autre pour savoir ce qu'il demande. Il vérifie très vite que dès qu'il appelle, la mère vient et satisfait sa demande. Mais après tout cet Autre pourrait être une machine, un distributeur qui répond quand on appuie sur le bon bouton.

Une étape décisive sera franchie quand l'enfant vérifiera que la mère ne répond pas automatiquement. Elle peut être occupée ailleurs. Alors, quand elle vient, sa réponse devient significative de son amour. Quand elle répond à l'appel de l'enfant, elle ne donne pas que le sein, elle donne sa présence et le don de sa présence prend valeur symbolique de son amour. Tout le processus est alors en place pour faire passer l'enfant du registre du besoin à celui de la demande.

Quel est l'objet de la demande ? C'est un signe. C'est le signe de l'amour. Ce que l'on demande, c'est toujours plus ou moins de l'amour. C'est pourquoi le névrosé, surtout l'obsessionnel, rechigne à demander quoi que ce soit à qui que ce soit. Il préfère se débrouiller tout seul plutôt que de solliciter l'aide d'un autre. Il sait confusément que demander, c'est demander de l'amour et sur ce plan-là il est très réservé, il prend rarement ce risque.

La boulimie est une autre pathologie qui signe une difficulté de ce passage de l'objet du besoin à l'objet de la demande. Le sujet boulimique se remplit pour ne pas ressentir le manque. Mais ce qui lui manque, ce n'est l'objet d'aucun besoin, ce qui lui manque, c'est un signe d'amour. Il se remplit pour ne pas le savoir.

On pourrait évoquer ici aussi certaines formes d'alcoolisme. L'alcoolique est accroché à sa bouteille. C'est une addiction, mais ce n'est pas une aliénation. L'addiction concerne une substance, un objet, l'aliénation concerne un autre sujet.

Aujourd'hui, à côté de l'alcoolisme et de la toxicomanie, on parle de l'addiction aux écrans, aux jeux en général. Ce qui réunit tous ces comportements

addictifs, c'est qu'ils font l'économie de toute aliénation. On ne demande pas de l'amour à sa bouteille, à son joint, à sa seringue, à son écran d'ordinateur. On peut les consommer sans rien leur demander. Ces modes de satisfaction se passent de l'Autre ; ce sont des plaisirs essentiellement solitaires. En tant que tels, ils risquent de tuer le désir.

Si l'addiction est de plus en plus préoccupante et si présente dans nos comportements de consommateurs occidentaux, c'est qu'elle est encouragée par les nécessités du marché, qui en tire de réels bénéfices. Il y a là un véritable cercle vicieux, un nouveau type de malaise dans la civilisation sans doute bien difficile à traiter.

Mais reprenons notre parcours. Nous sommes passés de la satisfaction du besoin à la satisfaction de la demande de l'Autre. Le sujet a appris à demander et les signifiants de la demande de l'Autre ont pris le dessus sur l'objet du besoin. Mais nous n'en sommes pas encore arrivés à l'objet du désir. Car le désir est au-delà de la demande. Ce qui caractérise le désir, dans notre optique psychanalytique, c'est qu'il ne se demande pas. L'objet visé par le désir est donc au-delà de l'objet que l'on demande.

Pour reprendre la situation courante de l'enfant qui vous demande toujours autre chose, il est bien évident que ce qu'il réclame, c'est de recevoir le signe de votre amour. Le signe de l'amour de l'Autre est donc l'objet que vise la demande au-delà de ce qu'elle formule. Si toute demande est fondamentalement une demande d'amour, il faut préciser que c'est une demande *implicite*, car il est bien évident que l'amour, ça ne se demande pas comme ça, directement.

Maintenant, reprenons les deux façons de considérer la dynamique du désir : l'optique platonicienne qui considère que le désir est causé par un objet estimé par le sujet comme essentiel, parce qu'il lui manque, et l'optique spinoziste qui considère que c'est le désir qui transfère sa valeur à l'objet qu'il vise. Je ne pense pas qu'il faille opposer ces deux approches. Il y a différentes façons de désirer, différentes façons d'aimer et de toute façon ces deux approches peuvent être complémentaires.

On pourrait dire, par exemple, que si l'objet visé par le désir dans l'amour prend les couleurs de ce qui nous manque pour compléter notre être, c'est par l'effet de la visée de notre désir, mais en lui-même cet objet n'a peut-être pas, intrinsèquement, de quoi éveiller notre désir. C'est notre amour qui lui donne son statut.

Remarquez d'ailleurs que l'objet du désir dans l'amour, c'est l'amour lui-même. Ce n'est pas par hasard que vous vous adressez à celui ou celle que vous aimez en l'appelant : « mon amour ». Drôle d'histoire en somme ;

ce que j'aime en toi s'appelle *mon amour*. Ce n'est pas ton être que j'aime, c'est l'effet de ce que je l'habille aux couleurs de mon amour.

Nous sommes là dans le domaine de l'amour, ce qui donne une signification particulière au désir. C'est confortable quand l'amour et le désir convergent vers le même objet. Aimer ce que l'on désire et désirer ce que l'on aime. C'est l'idéal, mais c'est loin d'être la règle. *Le névrosé n'aime pas ce qu'il désire*, c'est pourquoi il le refoule, et il arrive souvent que l'objet qu'il aime, il ne le désire pas forcément. Il subit donc en lui une profonde division. Pour ne pas en souffrir, il a l'habitude de faire porter la division sur son objet, c'est assez commun du côté masculin : d'un côté la femme de l'amour, c'est souvent la mère de ses enfants, et de l'autre côté la maîtresse, la femme du désir. Mais aujourd'hui, les temps changent, on voit ça aussi du côté féminin.

Cette distinction entre l'amour et le désir est fondamentale, mais elle est plus subtile qu'il n'y paraît. Si vous parcourez les magazines féminins, vous trouverez tous les éléments que l'on fournit aux femmes pour leur apprendre à distinguer si leur partenaire les aime ou si simplement il les désire. Pour une femme, c'est une question cruciale, bien plus que pour un homme. Être désirable, pour une femme, n'est pas quelque chose qui la rassure forcément. C'est d'être aimée qui la rassure. Et que ce soit sur le mode de l'amour courtois, c'est-à-dire que le partenaire puisse lui sacrifier son désir, c'est encore mieux.

J'ai rarement entendu un homme se plaindre ou craindre d'être désiré. Sauf, peut-être, certains sujets psychotiques que le désir de leur partenaire angoisse. Chez ces hommes, la fonction phallique est défaillante. On peut donc supposer, à ce niveau, que le phallus protège. L'homme banalement névrosé se rassure du fait qu'il est porteur du phallus. Il se rassure de porter le signifiant du phallus et de supposer donc que c'est ce que vise le désir de sa partenaire.

La femme, ne disposant pas de ce leurre phallique, n'est pas du tout assurée sur les intentions de son partenaire. À quel titre va-t-il jouir d'elle ? En tant qu'elle représente l'objet d'amour ou l'objet du désir ? Mais chez elle aussi, il y a une dissociation naturelle entre amour et désir. Mais elle n'a pas la même origine, selon Freud. Une femme ne désire pas habituellement un homme comme objet de jouissance rabaisé, mais comme représentant de l'objet interdit.

Quoi qu'il en soit, on voit bien que rien n'existe dans la nature des relations entre êtres humains pour que l'amour et le désir se conjoignent nécessairement sur le même objet. Il y a l'objet d'amour d'un côté et l'objet

de jouissance de l'autre. L'objet du désir navigue entre les deux. Lacan avait une très belle formule qui disait : « Seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir ³. »

De la jouissance au désir il y a un renoncement. L'objet dont je jouis, je n'ai pas à le désirer. Pour que je désire, il faut qu'un objet me manque. D'où la différence que Lacan nous démontre entre l'objet qui cause le désir – c'est un objet qui est d'avant le désir, un objet qui a été sans doute un objet de jouissance et qui a disparu – et l'objet du désir qui doit nécessairement avoir le statut de nous manquer.

Tout objet qui peut manquer peut donc venir occuper cette fonction qui a été créée par l'institution du désir à partir de ce qui l'a causé. Ce qui a causé le désir, c'est un objet d'avant le désir. C'est ce fameux objet *a* inventé par Lacan, ce reste de l'opération qui aliène une part de la jouissance du sujet à la demande de l'Autre. C'est un reste de jouissance, c'est un *plus de jouir* en ce sens qu'il condense une jouissance qui excède ce que le discours peut en faire et en même temps ce reste ménage un creux dans l'Autre où le *manque à jouir* trouve sa fonction. Eh bien, c'est ce manque à jouir qui laisse à désirer dès lors que le sujet s'est adapté au registre de la demande de l'Autre. Vous comprenez donc que l'objet qui cause le désir n'est pas possible à dire puisqu'il n'est pas entré dans le cadre des mots, mais il a une fonction logique puisque c'est à partir de lui que le sujet peut désirer. C'est ce manque originaire qui crée la fonction que va prendre par la suite tout objet qui manque et qui va ainsi orienter le désir du sujet.

Du fait que vous êtes parlant, les objets que vous visez pour votre satisfaction, les objets que vous aimez, sont marqués par la parole et formatés par le type de relation qui vous lie à l'Autre depuis le départ. Au centre de cette dialectique, il y a cet objet sans nom qui cause votre désir et conditionne vos échanges avec l'Autre, vos rencontres et donc vos amours.

Les personnes qui viennent nous consulter ont souvent des difficultés avec cette cause du désir. Soit qu'ils l'aient approchée d'un peu trop près, par mégarde ou par les hasards de la vie, ce qui n'aura pas manqué de déclencher horreur, panique ou angoisse, parce que cet objet dont la parole vous a séparé, c'est la vérité de votre être et ça n'est pas très agréable de se retrouver nez à nez avec ça. Soit qu'ils l'aient complètement perdue de vue et que rien ne les oriente plus dans la vie. Rien ne les intéresse, ils sont dans l'« à quoi bon ? », c'est-à-dire la dépression.

Freud comparait la dépression au deuil. Le dépressif est triste comme s'il avait perdu un être aimé. En fait, avec Lacan on considère plutôt que le dépressif a renoncé à son désir. Remarquez que cette situation clinique

confirme la thèse spinoziste sur le désir. Si le déprimé est déçu de la vie, ce n'est pas parce qu'il n'a pas rencontré de bons objets, de bonnes personnes pour animer son désir, c'est qu'il a perdu ce qui cause son désir, du coup il ne vise plus rien. Disons qu'il a perdu le point de vue à partir duquel on peut voir le monde désirable.

Il faut pouvoir dormir et rêver pour voir le monde désirable. Le dépressif dort mal, ne rêve pas ; de ce fait il est trop fatigué pour se raconter des histoires. Alors il voit le monde tel qu'il est, c'est-à-dire horrible, immonde. Ce qui purifie le monde, ce qui transfigure l'immonde, c'est la visée du désir. Le dépressif, et plus particulièrement le mélancolique, est un sujet qui ne se raconte pas d'histoire, un sujet réveillé, c'est pourquoi il y a urgence à le faire dormir. On retrouve là la fonction principale du rêve qui satisfait le désir de dormir.

Ce qui rend le monde supportable, ce qui fait qu'on peut y trouver sa place, s'y orienter, c'est qu'il doit avoir été nettoyé de l'irreprésentable, à savoir ce fameux objet a , qui, de ce fait, est comme une parenthèse vide, une vacuole au cœur de la représentation du monde. Cet espace vide a une fonction importante, à entendre au sens mathématique du terme. Si l'on considère une fonction comme $y = f(x)$, x est dit l'argument ; il doit satisfaire à certaines conditions pour pouvoir entrer dans la fonction qui lui donnera alors une valeur y .

Ce qui donne à un objet une valeur désirable, c'est qu'il vienne comme argument remplir la parenthèse vide. Pour cela, il faut et il suffit qu'il ait le caractère d'un objet qui peut manquer. Que ce soit en mathématique ou en logique propositionnelle, toute fonction implique une parenthèse vide.

L'objet a de Lacan, ce reste de jouissance qui ne convient pas dans la représentation du monde, c'est la parenthèse vide. Alors, pour acquérir la valeur d'un objet de désir, un objet doit venir à cette place laissée vide par l'objet a . Voilà pourquoi cet objet a est appelé *objet cause du désir*. Pour qu'il y ait des objets désirables, il faut d'abord que le monde soit nettoyé de l'objet de jouissance innommable ; alors la fonction *cause du désir* est établie et le sujet va pouvoir s'orienter dans le monde, dans lequel il va chercher des objets pour son désir.

Ces objets seront naturellement formatés par la fonction *cause du désir* et porteront donc la marque de ce qui s'est joué initialement entre le sujet et l'Autre. Qu'a-t-il été comme objet pour le désir de l'Autre ?

Dans son séminaire *Le Désir et son interprétation*, Lacan soutient que le désir est une défense du sujet. Face au désir de l'Autre, le sujet doit élaborer son propre désir. Il doit trouver sa place de sujet dans cette dialectique.

L'instauration d'une phobie indique que le sujet n'y est pas prêt. Il se retrouve alors « sans aucun recours » devant le désir de l'Autre. Le signifiant phobique lui sert de protection pour le prévenir qu'il s'approche d'une zone dangereuse.

Dans sa confrontation à l'objet du désir, l'hystérique introduit souvent un tiers, un double d'elle-même, une autre femme, à qui elle confie, sans s'en rendre compte, de réaliser le désir auquel elle-même fait obstacle. L'hystérique se satisfait alors par procuration.

Si le désir est prévenu pour le phobique, insatisfait pour l'hystérique, il est impossible pour l'obsessionnel. L'obsessionnel se débrouille pour ne jamais être là où il pourrait être confronté à son désir. Il est toujours pris ailleurs. Il repousse à demain l'heure de la rencontre. Puisqu'il est impossible à l'obsessionnel de soutenir son désir, il ne lui reste plus qu'à tuer le désir de l'Autre. Il a plusieurs stratagèmes pour tuer le désir de l'Autre. Le premier est de répondre systématiquement à la demande de l'Autre, voire à l'anticiper, pour ne surtout pas être confronté à son désir. S'il y a une chose que l'obsessionnel n'aime pas, c'est la surprise. Il passe son temps à se prémunir de toute surprise. On pourrait considérer la fonction de ses rituels dans ce sens. Il est certain que la sorte de *check-list* qu'il s'impose face à des gestes élémentaires est faite pour éviter toute surprise, qui est toujours appréhendée par lui comme mauvaise surprise.

Il y a pourtant de bonnes surprises et la psychanalyse sait les apprécier à juste titre. Puisque ce que le désir vise, c'est toujours autre chose que ce qui peut se dire, ce n'est jamais ce qui est attendu – le surgissement de l'inattendu, dans le lapsus par exemple, est un bon index du désir inconscient.

Freud a fait de la surprise l'une des conditions du succès d'un mot d'esprit. Il souligne que dans un premier temps le récit doit être fait pour captiver l'attention de l'auditeur de telle sorte qu'il attende quelque chose. Et la surprise viendra de ce que ce n'est justement pas là où on l'attend que surgira la chute, mais juste à côté.

On pourrait penser que l'attente caractérise le désir. Mais rien n'est moins sûr. La psychanalyse permet en tout cas d'avoir quelques doutes à ce sujet. L'attente est bien plus souvent anxieuse. L'angoissé attend toujours la même chose : le pire. Et quand tout va bien, ça ne lui dit rien qui vaille, il s'attend au retour de l'angoisse et ça ne manque pas. Remarquez que quand il lui arrive réellement des ennuis, ça soulage momentanément son angoisse. Les vrais ennuis arrivent rarement là où on les attend.

Le désir, tel qu'on le conçoit dans la psychanalyse, ne correspond pas à quelque chose que l'on attend consciemment. Parce que c'est un désir

inconscient et donc comme tel il a à voir plutôt avec l'inattendu. D'où l'importance de la surprise.

Dans l'expérience de l'analyse, la surprise témoigne d'une rencontre inattendue de l'analysant non pas avec quelque chose qui lui viendrait de l'extérieur, mais avec quelque chose qui lui vient de lui-même, du plus intime de lui-même. Et ça, dans l'expérience que j'en ai, je peux vous dire que c'est, la plupart du temps, une bonne surprise. Pour l'analysant comme pour l'analyste.

Ce qui est remarquable, c'est que dans le moment de l'interprétation, l'analyste lui-même est surpris. Lacan remarquait qu'après de longues années de pratique il était toujours émerveillé par ces moments d'émergence de l'inconscient.

Ce qui favorise l'émergence de tels moments, c'est le désir de l'analyste. Quel doit être ce désir de l'analyste pour le maintenir ouvert à la surprise, à l'inattendu ? Ce doit être le contraire d'une position d'attente. Quelle que soit la somme de savoir qu'il a, quel que soit même son savoir-faire, dans son écoute, l'analyste n'a pas à attendre quelque chose en particulier. Son désir d'analyste doit le laisser ouvert à l'inattendu. C'est ce que Freud préconisait sous la forme de ce qu'il appelait *attention flottante*. C'est le pendant de la règle fondamentale de la libre association que l'on demande à l'analysant de suivre.

Pour conclure, je dirai que se maintenir ouvert à l'inattendu, à la surprise, c'est une hygiène de vie. C'est pourquoi j'insiste sur le fait qu'on doit pouvoir distinguer le désir de l'attente, ou tout du moins saisir comment les articuler.

Après tout, le changement de perspective opéré par Spinoza considérant que c'est la visée du désir qui confère à l'objet désiré sa valeur et non pas l'inverse, ce changement de perspective devrait nous suggérer que l'objet que nous avons devant nous n'a rien de fondamentalement désirable. C'est notre désir qui nous fait croire qu'on peut en attendre quelque chose de bon. Cette attente sera toujours plus ou moins déçue, peu importe, l'insatisfaction est une caractéristique structurale du désir. Mieux vaut que le désir soit toujours là pour nous faire attendre encore autre chose.

« Il n'y a pas d'objet qui ait plus de prix qu'un autre – c'est le deuil autour de quoi est centré le désir de l'analyste ⁴. »

*[↑](#) Conférence prononcée à l'invitation du Forum psychanalytique du Champ lacanien d'Athènes en collaboration avec le Forum d'Athènes, le 21 avril 2023.

1. [↑](#) B. Spinoza, *Éthique III*, scolie de la proposition IX, citée par Gilles Deleuze dans *Spinoza, philosophie pratique*, Paris, Éditions de Minuit, 2003, p. 31.

2. [↑](#) Cf. S. Freud, *L'Interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1967, p. 120.

3. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 209.

4. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 464.